

L'ENFANT  
DE LA COLÈRE



MICHEL SERFATI

L'ENFANT  
DE LA COLÈRE

roman

PHÉBUS  
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Phébus, Libella, Paris, 2020

ISBN: 978-2-7529-1215-2

## AVERTISSEMENT IMPORTANT

La lecture de ce roman fera songer à un évènement bien réel, l'attaque de la BNP de la rue Lafayette à Paris le 30 mai 1980, à ses suites et sa conclusion judiciaire dans un dernier procès d'assises vingt-six ans plus tard. Pour autant, le parcours, le comportement et les motivations des personnages fictifs de ce roman relèvent de la pure imagination de l'auteur, et ne peuvent en aucun cas être imputés à des personnes impliquées à un titre ou à un autre dans la réalité de ce fait divers.

L'auteur a bénéficié pour la rédaction de ce roman d'un accueil en résidence d'écriture à l'ancien monastère de Saorge (Alpes-Maritimes), d'un accueil en résidence d'écriture à l'association « Les Avocats du Diable », à Vauvert (Gard), ainsi que de l'octroi d'une bourse de découverte du Centre national du livre.



## PREMIÈRE PARTIE



## I

Novembre 1983.

Cécile avait peur. Elle ne savait pas vraiment pourquoi, ni quand ça l'avait prise, c'était confus, mais ce soir, elle avait vraiment peur. Elle ne croyait pas que ce fût à cause de cette journée folle, sa première participation à une manifestation... Pour soutenir des Palestiniens... Elle avait eu le trac bien sûr cet après-midi, la foule, le tapage, les slogans qu'elle ne savait pas scander comme il aurait fallu, malgré la main de Nâzim qui se crispait en mesure sur la sienne; elle les balbutiait à peine, du bout des lèvres. Lui criait, hurlait, se tournant rarement vers elle, mais ils étaient côte à côte, lui comme d'autres un foulard à petits carreaux noirs et blancs sur le visage, comme dans les westerns. Son homme venait de l'introduire dans un monde nouveau, étrange, difficilement compréhensible, elle s'était sentie perdue. Puis la fumée, les yeux qui pleurent et la gorge qui brûle, les policiers qui foncent, matraques en l'air, la débandade, il ne l'avait pas lâchée lorsqu'ils avaient couru. Si elle se souvenait avoir été à cran, elle n'avait pas eu peur sur le coup, pas le temps sans doute.

Les manifestants avaient fini par se disperser, ils étaient

parmi les derniers à quitter le centre-ville, la tension avait baissé. Et c'était là, maintenant, dans son petit chez elle d'un faubourg de Strasbourg, que la peur lui avait tordu l'estomac. Ils fumaient tous, assis par terre – ils étaient six, elle n'avait que trois chaises. Elle avait déniché de quoi faire un cendrier et servi le café. Ils discutaient fort, à toute vitesse, elle ne disait rien ou presque, même Nâzim parlait une langue qu'elle ne lui connaissait pas. Elle avait du mal à être à leurs débats, il aurait fallu qu'elle écoute mieux, elle n'y parvenait pas... Les CRS, la Palestine, la lutte dans différents pays... Ils parlaient aussi de la faculté, elle avait l'impression qu'ils la vomissaient ; si elle avait bien compris, ils étaient tous les quatre étudiants, et là Nâzim, qui l'avait si peu été, Nâzim le magasinier se taisait. Et elle, la caissière, se taisait aussi, qu'aurait-elle pu dire, l'université, elle en aurait été bien incapable, elle n'y avait jamais songé, et si c'était parfois pénible, caissière, souvent lassant, elle ne se plaignait pas. D'ailleurs elle connaissait si peu de choses en politique. Pourtant ils avaient raison, la misère et l'injustice étaient partout, jusqu'ici, de plus en plus choquantes.

Ils avaient tous à peu près le même âge, entre vingt et vingt-cinq ans, c'est ce qu'elle supposait, mais ils étaient d'un autre monde, avec d'autres mots, d'autres vêtements que Nâzim copiait, elle le voyait bien, et maintenant il fumait, comme eux. Alain semblait le plus vieux, c'est lui qui expliquait les choses, qui parfois disait un « Non ! » sec et définitif que les autres écoutaient ; Patrick était aussi très causant, mais beaucoup plus rieur ; Guy lui semblait plus réservé, il avait l'air sérieux et pensif.

Et Anne. Anne surtout, à peine la vingtaine, sans doute la plus jeune du groupe, plus jeune que Cécile

aussi. Voilà ! Cette peur qui crispait son ventre, c'est de cette Anne qu'elle lui venait. Anne si belle, si fière, si sûre d'elle. Elle avait les cheveux noirs, noirs, ses yeux aussi, c'est ça qui la rendait lumineuse. Son visage était parfait, elle n'avait pas besoin de maquillage. C'était une rebelle, ça se voyait, ça s'entendait, une exaltée, élégante même quand elle enchaînait gauloise sur gauloise entre ses doigts fins, des sans filtre, et sa manière de souffler la fumée vers le haut en serrant les lèvres, un joli geste. Elle venait d'allumer le joint et le passait, Cécile ne fumait pas, rien, elle se contenta de faire suivre, personne ne releva, elle ne montra pas qu'elle était gênée par l'odeur âcre, elle entrouvrit discrètement la fenêtre. Anne cherchait fréquemment Nâzim des yeux, c'était d'autant plus visible qu'ils étaient assis l'un près de l'autre, et qu'elle tournait alors la tête vers lui, il répondait immédiatement à son appel du regard, Cécile n'avait même pas besoin de les voir pour le savoir. Elle se sentait si banale, tellement insignifiante, pas de taille à lutter avec une fille qui avait tant d'atouts.

Elle avait peur, elle voulait qu'ils partent maintenant, qu'ils les laissent seuls, juste tous les deux. Cela faisait à peine deux mois qu'ils s'étaient rencontrés, par hasard, une discussion qui retient à une terrasse tiède de début d'automne, un temps où tout s'apaise, Cécile s'était surprise à suivre Nâzim dès le lendemain dans son studio, son cœur s'était immédiatement emballé, suivant les palpitations incontrôlées de son corps. Les heures et les jours s'étaient soudain dilatés, c'était donc cela la temporalité de l'amour. Nâzim, c'était un impatient, parfois la colère le prenait, comme une fièvre, mais ce n'était jamais une colère dirigée contre elle, Cécile n'avait jamais eu peur ;

c'était une colère contre la méchanceté, contre la guerre et la pauvreté partout dans le monde, et c'est vrai qu'il n'était pas très joli, ce monde-là. Parfois, ce n'était plus la colère, c'était la tristesse qui gagnait chez lui; alors il se cachait dans le silence, et elle avait du mal à l'atteindre, elle ne savait alors pas trop quoi dire ou faire. Mais qu'il était beau! Sa peau à peine mate, tirant vers le miel, c'était sûrement sa Turquie natale, Istanbul, de l'autre côté du Bosphore, c'est déjà l'Asie... Elle n'avait pas les mots pour dire ce qu'elle vivait lorsqu'il la prenait, et sa tendresse après l'amour, elle n'aurait jamais cru qu'un homme pourrait l'aimer ainsi.

Deux semaines après la manifestation, Nâzim, qui devait passer la nuit chez Cécile, ne vint pas, sans prévenir. Ils n'avaient pas encore construit un rythme régulier de retrouvailles, presque toujours à l'appartement de la jeune femme, bien plus chaleureux. Cécile se força à ne pas s'en formaliser, se retint de l'appeler malgré tout ce qui la travaillait, mais elle n'eut pas plus de nouvelles le lendemain, et ses appels téléphoniques furent vains. Le jour suivant, la panique la gagna, elle alla frapper à sa porte, sans succès. Elle contacta la quincaillerie du centre-ville où il travaillait, le patron, visiblement irrité, lui signala qu'il n'avait pas vu Nâzim de la semaine, sans explication, et que si ça continuait, «les choses n'allaient pas traîner».

Le lendemain, un retard de règles poussa la jeune femme à faire un test de grossesse; paniquée, bouleversée, heureuse, en rires et en pleurs, seule dans sa chambre, elle eut la confirmation de ce qu'elle sentait intimement depuis quelques jours, une nouvelle vie,

imprévue, venait la bousculer en se nichant au creux de son ventre. N'avaient-ils pourtant pas pris toutes les précautions d'usage? Et Nâzim qui n'en savait rien!

Une semaine d'un silence terrible, d'une angoisse chaque jour plus intense, sans le moindre signe de vie, juste la confirmation d'une procédure de licenciement engagée contre lui. Le téléphone de son studio qui ne répondait pas, des voisins qui ne savaient rien, les mots de Cécile griffonnés sur des feuillets glissés sous la porte sans retour, aucune coordonnée d'un ami ou d'un camarade quelconque à contacter, pas le moindre numéro de la famille de Nâzim qui habitait du côté de Nancy, rien, rien que l'absence absolue en écho mortifère d'une vie qui s'annonçait. En apnée, elle se terra seule chez elle, elle n'avait prévenu qu'une ou deux amies de sa liaison, et personne de sa grossesse.

Jusqu'à ce matin-là, six heures, la nuit s'étirait en ce début décembre, huit jours de silence faisaient si froid, Cécile somnolait à peine, un oreiller serré contre son ventre, un œil sur le réveil, et soudain la porte de l'appartement qui éclate, l'irruption violente des hommes en noir, les visages masqués, harnachés comme pour la guerre, les armes effrayantes au bout des bras tendus, les hurlements, le petit deux-pièces retourné de fond en comble, une tornade, les menottes, l'embarquement dans un fourgon, courbée en deux par une main puissante, la tête sous un blouson, l'encerclement et la sueur acide des policiers en rage dans une grande pièce presque nue, les cris, les gifles, les menaces, le harcèlement des questions postillonnées en plein visage, éruptées contre le tympan. Une « bande de terroristes, des autonomes armés », avait attaqué la veille une banque en plein centre-ville, pris des

otages, un employé était blessé par balle, un des assaillants abattu par les policiers.

« Un Turc, tu le connais cette tête de Turc, hein, tu le connais? Melen! Nâzim Melen, c'était bien ton mec? »

Nâzim venait de mourir, mourir, mourir...

Hoquets, souffle court, haché, qui ne remplit plus les poumons.

La vie qu'elle porte dans son ventre va s'éteindre, c'est sûr, elle ne peut pas se passer de lui, Cécile non plus, n'aura-t-elle plus jamais chaud? Hurler sans air, pleurer sans larmes, l'entrejambe mouillé, ils n'en ont cure.

Et la salve roulante des questions; trois complices arrêtés, Patrick, Alain et Guy, et une femme en fuite, Anne sans doute, c'est donc tout le groupe venu chez elle après la manifestation qui défile parmi les clichés qu'on lui montre, qui connaît-elle, et celui-ci, et celui-là?

Mais Nâzim est mort, la nuit tombée.

S'ensuivirent deux mois de détention préventive au titre d'une inculpation pour « complicité de vol en bande organisée avec arme, coups et blessures », ponctués par les rencontres avec un avocat commis d'office, les uniques visites de la mère de Cécile – son père n'y arrivait pas – et la libération avec assignation à résidence, les amies et connaissances qui avaient pris leurs distances, puis la naissance de Nadia le 21 juin 1984, et deux ans plus tard le non-lieu... Le procès des assaillants se déroula au début de 1987. Écrasée par la mort subite de son père un mois plus tôt, Cécile dut témoigner, rouvrir les plaies; elle croisa à peine le regard des trois inculpés, qu'elle eut du mal à reconnaître, si petits dans leur box. Le 19 février, Patrick, le seul ayant fait usage de son arme, blessant un employé

à la jambe, fut condamné à douze ans de prison, Alain et Guy à dix ans, Anne la fuyarde, qui n'avait pas fait feu, écopa de la perpétuité par contumace. Et presque pas un mot, ou si peu, pour le défunt, pour cet amour essentiel, l'action judiciaire à son encontre était éteinte, comme sa vie. La mère de Cécile mourut à l'automne suivant, d'un cancer trop longtemps nié.

Tenter de se reconstruire. Un moment, elle songea à partir, quitter Strasbourg, vivre ailleurs, n'importe où, recommencer pour effacer. Elle n'en eut pas la force. Jamais elle ne se rendit sur la tombe de Nâzim, enterré à Nancy. Elle ne se consacra plus qu'à sa fille, sa Nadia, se tenant loin de tout, des hommes aussi, même si parfois elle accueillit avec réserve les avances que l'un ou l'autre fit à son beau visage triste et à son corps figé, gauche, qui s'épaissit au fil des ans. Deux fois elle voulut croire à une relation au point de présenter à sa fille l'homme assez gentil pour qu'elle espérât l'aimer longtemps, ça n'alla jamais jusqu'à la cohabitation, les deux idylles s'essouffèrent sans laisser de trace.

Mais sa fille grandissait, ses traits s'affirmaient chaque jour davantage, lui faisant chaque jour revivre Nâzim.

## II

Nombre de jeunes gens de son âge s'impatientaient de leurs dix-huit ans avec la fébrilité excitée et angoissée de ce qu'annonce une indépendance formelle. Nadia, elle, n'espérait de sa majorité que la vérité promise depuis tant d'années par sa mère. Fin mai 2002, un mois avant son anniversaire, la jeune fille eut un jour la surprise de la trouver à la maison en fin d'après-midi, à une heure inhabituelle, assise sur le canapé du salon. Nadia comprit immédiatement, sa mère allait parler, elle allait enfin défaire le nœud silencieux d'attente, elle avait décidé sans doute de ne pas marquer le jour de son anniversaire à venir de mots trop lourds, ou de ne pas perturber les épreuves toutes proches du baccalauréat. Peut-être aussi voulait-elle se libérer de quelque chose d'étouffé depuis trop longtemps. Nadia ne s'assit pas à ses côtés, elle choisit de se ramasser sur une chaise à deux pas, la mine fermée, bien en face de sa mère. Elle allait enfin savoir. Elle allait comprendre d'où elle venait, de quelle histoire elle était née, le sens d'un si long silence.

Qui était-il ?

Cécile était là, blême, son regard hésitait, fixait celui de Nadia puis s'esquivait une seconde et revenait s'y

accrocher douloureusement. La jeune fille attendait. De ses souvenirs d'enfance les plus nets n'émergeaient que deux épisodes précis où elle lui avait demandé explicitement de lui parler de son père, cet inconnu, cet anonyme, avec des questions aussi rudes que : « Maman, pourquoi j'ai pas de papa ? Il est où mon papa ? Il est mort ? » Elle devait avoir huit, puis dix ans. Les deux fois, sans élever la voix – elle ne le faisait presque jamais –, sa mère s'était crispée, rétrécie, repliée comme un escargot dans sa coquille, promettant de répondre précisément à ses dix-huit ans ; c'était trop compliqué pour son âge – bien sûr – et elle ne voulait pas lui mentir – évidemment. Nadia avait juste appris que son père n'était plus de ce monde avant même sa naissance, qu'il l'aurait aimée très fort, très très fort, s'il avait vécu ; et que lui et sa maman avaient été très amoureux. L'enfant n'était plus jamais revenue à la charge, elle avait dompté cette angoisse du vide, ou plutôt l'avait masquée, enfouie. Mais de quel droit lui refusait-elle la vérité ? Que ce fût aussi une souffrance pour sa mère, qu'il y avait un trop dur à dire pour elle, n'atteignait pas Nadia qui, au fil des ans, répondit au mutisme par des silences de plus en plus pesants. Au moins y avait-il cette promesse, donc, à dix-huit ans, Nadia saurait. Elle avait appris à faire le dos rond, la sourde oreille aux interpellations mauvaises à l'école primaire ; au collège puis au lycée, ce fut plus facile. Durant ces années, elle avait ravalé sous sa langue toutes ses interrogations, en même temps qu'elle était habitée d'une colère indicible contre sa mère, une mère n'est-elle pas toujours responsable de tout ? Ce qui ne l'empêchait pas de vivre avec ses questions : son père était-il un héros, ou un insignifiant, un lâche, pire peut-être, un salaud,

un criminel? Devait-elle se préparer, le jour où tout lui serait révélé, absolument tout, à en être fière ou à en avoir honte? La crainte n'avait pourtant jamais été aussi forte que l'envie irréprouvable de savoir qui attendait son heure.

Et pas même une photo à laquelle accrocher des rêves.

C'était maintenant. Nadia fixait sa mère. Cécile donnait l'impression d'être une coupable au bord de douloureux aveux, mais Nadia n'eut pas la force de désamorcer toute rancœur dans son regard. Certaines des questions qui la taraudaient depuis si longtemps défilèrent en une seconde. Qu'est-ce que la femme tassée là voyait dans son apparence? Lui? Son spectre, ses traits? Le visage juvénile ne tenait guère de sa mère, la forme du nez, les yeux noisette, les sourcils fournis, les cheveux bruns à peine bouclés, la peau légèrement hâlée lui venaient de son père, elle en était certaine. Pas de sa mère avec son teint pâle, sa peau sans éclat qui trahissait lassitude et fatigue, ses yeux bleu lavé qui glissaient sans entrain sur le monde, ses cheveux blonds toujours disciplinés par un nœud, sans folie, vêtue surtout pour passer inaperçue, alors qu'elle entrait à peine dans la quarantaine. Des rondeurs aussi, dont elle semblait s'habiller comme d'une défense, pourquoi ne faisait-elle pas un effort? Elle aurait pu encore plaire, si elle avait voulu, c'est sûr, mais depuis combien de temps n'avait-elle pas couché avec un homme?

Bon, c'était quand même sa mère, elle était là, enfin elle allait tout lui dire...

Le visage marqué, tendu, par moments frémissant, s'était gravé dans la mémoire de Nadia. Cécile avait parlé, longuement, sans qu'il fût nécessaire de demander des

précisions, sans une question de la jeune fille, déroulant le fil des évènements, méthodiquement. Le choc insensé d'un torrent d'amour passionné, elle l'avait dit presque comme ça, la disparition sans un mot d'explication, l'angoisse qui était montée, la découverte de la grossesse puis la mort de l'aimé, la prison, la dévastation, le rideau qui s'était abaissé sur une tranche de vie, sur un vide sans fin mais avec sa fille, son enfant par qui et avec qui elle s'était finalement relevée. Nadia sentit combien sa mère voulait la gratifier de sa résurrection, elle raidit son corps pour s'abstraire de la douleur et de la bienveillance maternelles, se concentrant sur la nécessité de tout enregistrer, doit-on remercier gentiment quand l'autre règle enfin sa dette avec tant de retard ? Les mots étaient venus difficilement, même si Cécile n'avait pas vraiment donné l'impression de les chercher, elle se les était répétés et répétés et répétés depuis tant d'années. Mais qu'ils avaient été difficiles à articuler ! Quels efforts violents cela lui avait demandé ! Et la dignité dont elle fit preuve à cet instant ne traversa pas l'armure de Nadia. Ce fut la première fois que celle-ci entendit le prénom de l'intime étranger, Nâzim, ses origines turques, mais pas le nom de famille, et elle ne le lui demanda pas. Cécile fit une longue pause, Nadia, statue de granit, attendit la suite.

– C'était un révolté, mais un révolté généreux, qui ne supportait pas de voir des gens dans la misère. C'était étonnant car il avait dû la croiser, la pauvreté, avant son arrivée en France, il avait alors dix ou onze ans. Un jour, nous nous promenions en ville, une fillette rom nous a abordés pour mendier, il lui a demandé d'attendre un instant, il est entré dans la boulangerie voisine, a acheté un sandwich et un petit pain pour la gamine, toute

surprise. J'ai vu un instant plus tard le visage de Nâzim, il avait les larmes aux yeux, il n'a pas desserré la mâchoire pendant deux ou trois minutes, sa main avait serré la mienne très fortement ; j'avais été très surprise, très émue aussi par cette sensibilité si impressionnante, comme s'il était incapable de se protéger de tout le mal du monde.

Cécile qui d'habitude montrait une amertume critique et désabusée envers les hommes en général avait-elle voulu ainsi transmettre une belle trace de Nâzim à sa fille orpheline ? En silence, Nadia avait refoulé des larmes qu'elle se refusait de partager. Les questions se bousculaient, elle s'interdit de les formuler, elle ne savait pas quoi faire du visage déchiré qui lui faisait face, elle se leva et rejoignit sa chambre. Au-delà des faits bruts dont elle connaissait maintenant l'essentiel, elle prit conscience que ses interrogations, ses doutes, sa quête n'étaient pas de même nature que ceux de sa mère, que celle-ci ne pouvait y répondre. Découvrir, à la place de ses multiples fantasmes d'enfant, la parcelle la plus dramatique de la vie de son père, et surtout les conditions de sa mort avaient certes mis en évidence le calvaire qu'avait dû subir celle-ci. Comment avait-elle fait pour, à vingt-deux ans à peine, au-delà de la honte, du regard et du rejet des autres, des difficultés matérielles qui avaient certainement suivi, assumer la catastrophe, la disparition si brutale de ce qui fut visiblement son seul véritable amour ? Comment avait-elle pu, ses parents trop vite décédés, se débrouiller seule avec un enfant ? Ce que Nadia venait d'apprendre n'avait pourtant pas calmé la hargne qu'elle ne pouvait s'empêcher de ressentir contre elle, et en même temps elle se sentait coupable de cette rancune incontrôlable, dont elle devinait l'irrationalité.

Mais elle aurait désormais bien assez à faire avec sa propre douleur sans s'encombrer d'une autre, il n'était pour elle pas question de porter le chagrin de sa mère, elle voulait juste boire le sien, s'enivrer de sa propre blessure.

Et de ce jour, de manière très fréquente, apparut dans ses rêves une masse informe et sanguinolente allongée sur un trottoir.

### III

La morosité récurrente de Cécile ne s'éclairait guère que devant Nadia, et celle-ci, dans son plus jeune âge, sans frère et sœur ni grands-parents, avait toujours tout donné à sa mère, son unique boussole. De qui d'autre aurait-elle pu quêter des regards de fierté? Elle les avait reçus en s'appliquant, belle enfant modèle et douée, sage et travailleuse, en retour de sa joliesse, de ses performances scolaires et d'une gentillesse que chacun vantait, au point de brider les invitations aux expériences ou aux excès que, le moment venu, ses quinze ans lui réclamaient. L'adolescence la referma sur elle, le travail scolaire fut son exutoire. Le bac décroché avec une brillante mention, elle fut sans surprise admise en classe préparatoire d'une grande école de commerce d'un lycée public. Sans projet professionnel précis, elle s'était juste fixé comme objectif depuis longtemps de réussir le mieux, le plus difficile. Nadia n'était habitée d'aucun besoin essentiel de gravir les échelons sociaux, de briller dans le monde, de gagner des sommes folles ou de s'offrir les derniers hochets à la mode et coûteux. Mais sa mère avait toute sa vie tiré le diable par la queue, son salaire de caissière la mettait en permanence dans une gêne dont elle

ne se plaignait jamais, alors choisir un chemin ardu mais à terme financièrement intéressant lui laissait espérer la possibilité sinon de rembourser sa dette d'éducation, du moins de les écarter toutes les deux des difficultés financières. Si Nadia avait ainsi le souci plus ou moins conscient de rassurer celle qui, dans des conditions si difficiles, lui avait tant offert, et peut-être même le besoin d'effacer des humiliations anciennes, un orgueil mauvais lui commandait aussi de ne rien lui devoir.

Nadia était maintenant rongée par une colère douloureuse. Vers qui pouvait-elle diriger sa rancœur? En manque de souvenirs d'un père, elle avait compris qu'elle devrait se débrouiller seule pour faire l'inventaire d'un héritage si compliqué et si encombrant. Elle avait encaissé l'amertume, le désarroi de sa mère qui semblait vouloir s'excuser et supplier un pardon sans objet que sa fille n'était pas en situation de lui accorder; celle-ci n'avait plus à ce moment de réserve disponible pour lui offrir un peu de sérénité ou d'apaisement.

L'été la secoua. Elle travailla six semaines dans un hypermarché, il fallait engranger quelques économies. Elle qui s'était jusqu'alors tenue à distance prudente des garçons en provoqua successivement plusieurs de manière assez directe, brouillonne, ce fut un baptême triste, sans conviction, elle avait à ce moment-là si peu d'exigence vis-à-vis d'elle-même. Ignorant la honte ou le remords, elle feignit de ne pas savoir qu'elle blessa assez durement au moins un d'entre eux, un camarade de lycée qui la regardait depuis longtemps. Avec un autre, elle goûta sans entrain au haschisch et testa une première et passable ivresse, elle délaissa vite le tout en même temps que le jeune homme.

Ce fut un dimanche en fin de matinée, tout début septembre, la veille de sa rentrée en classe préparatoire, qu'elle croisa le musicien sur le parvis de la cathédrale, encore envahi en cette fin d'été par de nombreux touristes. Les fidèles s'apprêtaient à sortir de l'office. Un son inconnu l'intrigua, elle se glissa lentement dans le demi-cercle de curieux qui masquait le jeune homme. Une longue chevelure blonde nouée en catogan, des yeux bleus très clairs signaient peut-être des origines scandinaves. Assis très bas sur un tout petit siège de camping, presque adossé au mur de grès rose de l'édifice qui renvoyait la mélodie devant lui, il avait calé sur ses jambes croisées un objet curieux, d'une simplicité étonnante. C'était une sorte de petite caisse de résonance ronde d'une bonne cinquantaine de centimètres de diamètre, formée de deux disques gris métalliques bombés emboutis l'un sur l'autre. La coupelle supérieure, convexe, était bosselée de six petites concavités. Le jeune homme, concentré sur son jeu, laissait courir les paumes de ses mains, la base de ses pouces, la pulpe de ses dernières phalanges tout autour de la coque, alternant frappe assez rythmée et caresse délicate. Il faisait naître une mélodie étrange, spatiale, une sculpture musicale aérienne qui enveloppait l'auditoire d'un voile léger et subtil, une musique d'une douceur et d'une sensualité intenses venue d'un autre monde, jetant un pont entre des sonorités de sociétés très anciennes et des expressions les plus contemporaines. Nadia ressentit un choc esthétique et, presque fébrile, elle s'immobilisa, s'abandonnant immédiatement à cette onde bienfaisante. Le timbre retentissait au plus profond de son être, éveillant des sensations inconnues. Parfois, l'artiste faisait suivre une frappe d'un geste insolite juste

au-dessus de l'instrument, sans contact avec la tôle, un doux balancement latéral de la main qui semblait caresser la note invisible, la faire danser pour la disperser dans l'espace après qu'elle eut été jouée, avant sa dissolution complète; les mains dessinaient ainsi une histoire sonore de vent. Plusieurs morceaux se succédèrent, ponctués d'applaudissements, les pièces de monnaie tombaient dans la casquette devant lui. Puis le jeune homme sourit, déplia ses jambes et se releva, très grand, il ramassa son pécule, sa prestation était terminée. Certains auditeurs s'approchèrent un instant pour poser l'une ou l'autre question à l'artiste, qui répondait dans un français très approximatif. Nadia resta figée, attendit qu'il fût seul. Quand il eut rangé son instrument dans une housse de toile, replié son siège, chargé un sac à dos, et tourné les talons, alors seulement elle le rattrapa et s'adressa à lui, en français d'abord, puis en anglais.

Torsten était suédois. Il remontait tranquillement en Scandinavie après un tour d'Europe du Sud de plusieurs mois, s'arrêtant dans des villes qui l'inspiraient. Ce soir-là il était attendu près de Karlsruhe, chez des amis allemands. Il vivait de sa musique de rue, ça lui suffisait, il gagnait ainsi largement de quoi satisfaire ses besoins quotidiens et ses curiosités voyageuses. Toute son attitude disait une paix intérieure, une gentillesse sereine et heureuse, pleine. Nadia fut surprise de découvrir qu'il ne connaissait rien au solfège, son jeu était exclusivement intuitif, «à l'oreille». À la terrasse du café où ils s'étaient installés, il déballa pour elle son instrument, un hang. C'était une invention très récente, il évoqua une sorte de bombe émotionnelle dont il avait ressenti l'impact lorsqu'il avait découvert cet instrument dans les mains

d'un musicien de rue lors d'un voyage en Italie. Lui avait acheté le sien chez des musiciens artisans suisses de Berne qui avaient imaginé et construit les premiers modèles il y a quelques années à peine, en explorant et en améliorant les formes et les expressions d'instruments plus anciens joués dans les Caraïbes. Sa prise en main par un néophyte, même non musicien, était, dit-il, très rapide et assez spontanée. Il invita Nadia à le toucher, à le poser sur ses cuisses et laisser aller ses doigts sur le métal, elle fut saisie par les vibrations qui se propageaient à travers tout son corps, par la pureté des sons.

Nadia, malgré son désir naissant, ne lui proposa pas de partager cette nuit à Strasbourg, elle aurait pourtant aimé sentir sa peau exprimer une plainte nouvelle dans les bras de l'artiste, mais il ne fit pas un geste vers elle, elle l'accompagna à la gare, il n'avait pas de téléphone portable, il laissa une adresse en Suède griffonnée sur un papier. Elle rentra chez elle, marquée par cette illumination acoustique et humaine. Elle ne savait pas si elle reverrait un jour Torsten, ce n'était pas très grave, il avait semé une graine.

Elle s'enfonça avec une détermination accrue dans ses études. Certains enseignants n'hésitaient pas à formuler des impératifs intenable, cultivant un esprit de caste et un arrivisme effréné chez ces étudiants à qui ils faisaient volontiers sentir qu'ils étaient là pour travailler quatorze heures par jour s'ils voulaient intégrer l'élite, et c'était bien le projet d'une bonne partie d'entre eux, déjà tout imbibés de la novlangue managériale. L'esprit de compétition cultivé dans cette classe lui donna rapidement la nausée, Nadia se replia sur elle-même, s'enfermant dans

son labeur des soirées entières. Elle n'était pas dupe, elle savait que sous des paquets de savoirs à ingurgiter, de méthodes de travail à assimiler, elle enfouissait les questions qui la tenaillaient concernant son père.

Le hang lui offrit une respiration salutaire. Cette musique l'avait réellement bouleversée. Elle avait immédiatement senti qu'elle pourrait par ce moyen exprimer quelque chose d'elle qui échappait à la rationalité de la réflexion et du langage. Elle contacta par internet les musiciens suisses dont lui avait parlé Torsten. C'était un couple de chercheurs passionnés, discrets et distants, qui vivaient et travaillaient presque cachés dans leur atelier, un chalet de bois perdu dans la forêt des environs de Berne. Le commerce ne les intéressait guère. Avec un parti pris s'opposant au « toujours plus », ils répétèrent que leur petite entreprise n'avait pas vocation à grandir, qu'ils refusaient l'enfermement dans une logique commerciale et la loi du marché. Ils tâtonnaient à perfectionner leur trouvaille, testant de nouveaux matériaux, de nouvelles formes, permettant d'inédites harmonies ; seules ces sonorités si particulières libérant de tant de rigidités les intéressaient. La curiosité de Nadia, sa généreuse indifférence à l'égard d'un consumérisme triomphant et la pertinence de ses interrogations musicales les séduisirent. Aux vacances de la Toussaint, Nadia fit le voyage à Berne, elle passa presque une semaine avec eux, martelant, ébarbant et assemblant la tôle, contrôlant la pureté et la justesse des notes. Elle fut subjuguée de découvrir les immenses déclinaisons possibles du hang. La taille, les courbes, le volume, le nombre de notes pressées en creux dans la tôle, l'épaisseur et la qualité du métal donnaient à l'instrument des accents caribéens, indiens, arabes,

ancestraux ou résolument contemporains ; c'était un instrument sans appartenance, hors du temps. Sans avoir jamais été réellement musicienne, elle avait une bonne connaissance du solfège, une certaine culture musicale, et une excellente oreille. L'accroche mutuelle fut plus que chaleureuse, elle repartit avec un exemplaire qu'elle paya un prix symbolique, devenant ainsi une des rares de sa région à en posséder un. Quelques années plus tard, le hang attirant de plus en plus de musiciens amateurs ou professionnels, les artistes bernois sollicités de toutes parts verrouilleraient leurs portes pour préserver la sérénité de leurs recherches. D'autres en revanche suivirent la voie ouverte par les Suisses, et de nombreuses adaptations du même instrument virent ensuite le jour, sous des noms divers, en particulier de handpan.

Talentueuse et rigoureuse, Nadia en maîtrisa assez vite le jeu. Elle écoutait, sur des sites spécialisés et plus ou moins confidentiels, des morceaux qu'elle était rapidement capable de jouer. Elle commença aussi, patiemment, à composer ses propres mélodies. Au premier soleil tiède d'avril, surmontant son trac, elle s'installa un dimanche sur une place dans le quartier touristique de la Petite France. Pendant une demi-heure, elle interpréta des morceaux qu'elle possédait parfaitement, offrant les rythmes de son idiophone aux badauds qui s'arrêtaient assez nombreux. Les pièces de monnaie accompagnèrent les compliments et quelques questions sur l'étrange instrument, elle déçut ceux qui lui demandaient si elle enregistrait des disques. En repartant, elle déposa quelques-uns de ses euros dans la sébile d'un miséreux assis un peu plus loin. Elle avait engrangé

l'équivalent du salaire d'une demi-journée de travail en hypermarché.

La pratique du hang lui faisait du bien, sans qu'elle s'emprisonne dans un univers acoustique exclusif. Elle aimait cette distance que des musiques de styles très différents installaient entre elle et le monde qui l'entourait. Mais elle n'ignorait pas totalement les affres de la réalité. Elle se tenait relativement au courant de l'actualité, percevait avec sensibilité et révolte les échos d'une société qui va mal, qui masque les pires horreurs sous une avidité obscène d'objets à acquérir; elle se sentait comme en dissidence, mais avec discrétion, elle n'avait de leçons à donner à personne. Réservée, plutôt introvertie, travaillant d'arrache-pied et dormant peu pour réussir son année, elle ne s'aimait pas vraiment dans cette vie si clivée. En décalage avec ses cours, c'est avec son instrument qui lui offrait de si belles échappées, avec ses lectures très variées aussi qu'elle se construisait une vision d'un monde plus généreux, harmonieux.

Elle n'était pas en paix avec elle-même, elle campa cette année-là dans une nostalgie discrète, loin de toute exubérance des jeunes de sa génération. Elle avait quelques rares bons camarades, pas vraiment d'amis solides. Elle se tint à partir de la rentrée à l'écart des garçons, ayant l'impression d'avoir payé sans enthousiasme son écot à la vingtaine à venir ou à un univers d'adultes si difficile à apprivoiser, et pour l'instant ça lui suffisait. Ces réserves étaient-elles un héritage de sa mère? Qu'est-ce qui, de son géniteur et de son parcours, était inscrit en elle, dans son visage, dans son corps, dans son caractère et ses manières d'être? Comment adopter un père mort, inconnu, dont la seule image, si brouillée, venait d'une

mère blessée? Cette tristesse qui parfois s'emparait d'elle à la vue d'un clochard abîmé par la vie, ce dégoût de la méchanceté, de la cupidité arrogante, les avait-elle reçus de lui, abattu certes en «terroriste», mais qui peut-être, sans doute, avait rêvé d'un monde de justice et de fraternité? Avait-elle hérité de lui son émotivité parfois exacerbée? Et si l'intensité dans le travail ne la rebutait pas, qu'était-elle allée faire dans un cursus d'études qui n'éclairait d'aucun sens une vie à construire?

Près de trois saisons glissèrent sans qu'elle cherchât rien de plus que ce qu'elle avait appris au printemps concernant son père. Cette histoire était la sienne, elle s'était installée en elle, elle devait l'accepter, il lui fallait d'abord s'habituer à ses traces. Elle prenait conscience avec un certain vertige qu'elle avait un passé d'avant sa naissance, et qui pulsait en elle d'une vie pour l'heure impossible à cerner. Elle interrogeait sans fin le sens du mot racines, avec ce qu'elles avaient de souterrain, d'invisible du côté paternel, qui la nourrissaient cependant en silence, clandestinement, très différemment de celles d'une mère si présente dans ce qu'elle lui avait transmis, et si identifiable aussi dans ce qu'elle n'avait pu lui donner. Elle se répétait souvent les phrases entendues cet après-midi de mai, les laissait cheminer simplement au plus profond d'elle-même sans rien y rajouter, sans trop forcer par des questions sans doute insolubles. Elle se gavait d'études, de dossiers à rédiger, de lectures à digérer, d'exposés à présenter, et s'exprimait tout autrement dans le jeu musical. En quelques mois, elle, à la silhouette déjà si fine, avait perdu cinq kilos, ses traits s'étaient durcis, sa mère inquiète la suppliait de mieux

manger, de prendre soin d'elle, et ça l'irritait, comme presque tout ce qui venait de sa mère.

Ce n'est qu'en mars, dix mois après les révélations, ayant pris acte que ce qu'elle avait appris ne réglait rien de sa sensation de vide, qu'elle commença une recherche patiente, lente et systématique. Parce qu'elle ressentait un besoin fébrile de savoir, d'ingérer le maximum de la vie de cet homme, comme si des indices exhumés, d'autres bribes du parcours brisé du disparu pouvaient mieux l'habiller pour la vie. Elle fouilla l'ensemble des archives de la presse locale et nationale. Elle lut, relut dix fois les récits plus ou moins contradictoires des journaux relatant la tentative de hold-up, la folle prise d'otages, l'employé blessé, l'attaquant tué par les tirs de la police, l'arrestation de trois des assaillants, la fuite de la seule jeune femme, les comptes rendus de procès de février 1987. Nâzim Melen, Melen, c'était donc le nom de son père, de son géniteur, elle ne savait comment dire, ni si ou comment elle devait le juger.

En page intérieure d'un quotidien régional, l'image grise et floue de sa mère, méconnaissable, les yeux hagards, menottée entre deux policiers, soudain la fouetta. Toute l'humiliation de la scène gicla instantanément du cliché, éclaboussa Nadia, la poissa, c'était nauséux, insupportable. Une instinctive et immédiate solidarité la saisit, et pour la première fois une haine incontrôlée pour son père la griffa, elle se mit à trembler, comment avait-il pu l'embarquer dans une telle folie? Elle dut se reprendre, maîtriser son souffle pour se calmer, pour se raisonner, se défaire d'un jugement qui ne lui ressemblait pas.

Puis ce fut, dans un autre journal, le choc du visage

de son père, une simple photo d'identité, imprécise, en nuances de gris, visiblement reproduite à partir d'un passeport. Il devait avoir seize ou dix-huit ans, et malgré le manque de netteté du portrait, il apparut beau à Nadia, immédiatement beau. Ses yeux, bien droits face à l'objectif, semblaient étrangement chercher loin au-delà de l'appareil ou du photographe, adressant un énigmatique sourire à l'horizon. À peine une ombre au-dessus de la lèvre supérieure, les traits fins, les cheveux foncés, assez longs à la mode de l'époque, la forme du visage, la courbe légère du nez... Nadia fit face à ce visage qui était tellement le sien, sa rage disparut d'un coup. Elle s'en imprégna, longuement. Cette première et unique trace matérielle de lui, elle la photocopia, la plastifia, et la glissa dans son portefeuille, en vis-à-vis de sa carte d'identité.

Elle dupliqua tous les articles traitant de l'affaire. La presse qualifiait les inculpés d'enfants de bonnes familles en révolte contre leur monde, désintéressés, idéalistes, intelligents et relativement cultivés certes, rêvant de redistribuer le fruit de leur hold-up à des familles pauvres, mais trop gâtés, sectaires et désœuvrés, enfermés dans leurs certitudes fumeuses et tellement dangereuses. Quant à Nâzim, presque rien sur le magasinier, dont la vie était à peine évoquée, si ce n'est comme ombre trop pâle du quatuor, influencé sans doute par l'aura et le statut de ces petits-bourgeois beaux parleurs. Les chroniqueurs, parce que c'était la mode et pour flatter les lecteurs à grands coups de frissons, évoquaient Action directe, les Autonomes, la bande à Baader, les Brigades rouges... Quels événements exceptionnels dans la capitale alsacienne d'habitude si endormie dans sa bien-pensance guindée !

## IV

Aucun sanglot ne lui venait. Un soleil étrangement lourd en ce début juin l'écrasait dans le carré musulman du cimetière nancéen, troublant son besoin de recueillement. Nadia n'avait rien dit de cette visite à sa mère, pourquoi la tourmenter, celle-ci n'en savait peut-être guère plus sur le parcours de Nâzim, si ce n'est cette intimité intense qui fut la leur et à propos de laquelle il n'était pas question de l'interroger. Et de toute manière, ce qui se passait entre Nadia et cette pierre tombale ne la regardait pas.

Nadia s'attendait à être bouleversée, mais elle ne tremblait pas, pas même un tressaillement. Rien. Une apathie massive, pesante, pas la moindre émotion, elle avait juste très chaud, ça lui semblait inconvenant. Il ne restait donc que cela de lui, une petite étoile enserrée dans un croissant sur cette pierre blanche, ou plutôt grisée, dressée sur une motte de terre vaguement herbeuse, délaissée visiblement depuis des années? Sa famille ne venait donc jamais se recueillir? Ses parents l'avaient renié? L'image du cadavre sanguinolent sur le macadam la saisit une nouvelle fois.

Elle avait imaginé que seule ici, dans cette ville qui